

moyen extrême. L'issue d'ailleurs n'en pouvait être douteuse. Les hommes du 17^e étaient trop disposés à se défendre et ceux du 81^e à fuir.

Le général Lacroisade vient alors seul, à cheval, en tête de la colonne pour parlementer. Tout d'abord la clique continue à battre, ne lui permettant pas de se faire entendre. Enfin, après l'avoir exaspéré un moment, devant l'impuissance de cet homme seul, on consent à l'écouter, et la charge cesse. Néanmoins on marche toujours à une bonne allure. Le général essaie d'abord de l'intimidation ; un tollé de protestations et d'injures l'édifie sur l'efficacité de ce moyen : il prie alors, supplie même, touche toutes les fibres du sentiment et de la raison sans aucun succès. Ce chef singulier, qui conduit une autre troupe contre ses soldats, vient hypocritement les appeler « ses enfants ».

A chacune de ses tentatives, vingt voix lui répondent à la fois et les mots de « Assassins », « Narbonne » sont ceux qui reviennent le plus souvent. D'autres soldats se plaignent de la dureté de la discipline, de la mauvaise nourriture, etc., toute la kyrielle des réclamations ordinaires y passe. Naturellement, le général feint de les entendre pour la première fois et promet d'y faire droit à condition qu'on veuille bien rentrer au bercail, à quoi de multiples voix répondent : « Trop tard ! »

Devant son insuccès il va renouveler sa tentative au milieu et en queue de la colonne, revient en tête ; partout il se heurte à ce grief sans réplique : « On assassine nos parents à Narbonne », agrémenté de termes peu diplomatiques. C'était plus que n'en pouvait supporter l'homme autoritaire et dur qu'était le général Lacroisade. Pâle de rage, dévorant sa colère, pris d'un tremblement nerveux, il paraissait souffrir horriblement de son impuissance et de son humiliation.

Les soldats comparaient son attitude présente avec sa superbe de quelques jours auparavant, lors d'une revue ; ils jouissaient de son humiliation qui était leur vengeance, de sorte que quand il s'écria : « Tuez-moi, plutôt », de nombreuses voix répondirent : « Non, non ! » et quelqu'un ajouta : « Nous ne sommes pas des assassins, nous ! »

Il se résigna alors à sa défaite et regrettant certainement ses inutiles supplications, il retourna prendre le commandement du 81^e. Le 17^e, sûr dès ce moment de ne plus rencontrer d'obstacle, continua sa marche sur Béziers avec un entrain croissant. Quelques soldats avaient les pieds ensanglantés et eussent refusé de faire un pas s'il se fût agi d'un exercice, mais à ce moment ils ne sentaient pas leur douleur.

L'entrée dans Béziers fut triomphale. La sonnerie de la charge retentit à nouveau, excitant la curiosité de la population, curiosité mêlée d'appréhension, car la veille encore le 81^e avait été appelé à contenir une importante manifestation qui avait provoqué quelques bagarres. Un immense étonnement saisit les habitants à la vue de ces soldats en désordre, les yeux hagards, sales, couverts de poussière, pâles d'insomnie et d'exaltation, dont beaucoup avaient la crosse en l'air.